



MAUREEN MARTINEAU

LES ENFANTS DE GODMANN

UNE ENQUÊTE DE JUDITH ALLISON

v1b éditeur

Maureen Martineau

Les enfants de Godmann

Une enquête de Judith Allison

v1b éditeur

Note au lecteur

Tout en étant basée sur des événements réels tirés d'une page sombre de l'histoire canadienne, l'intrigue de ce roman a été imaginée par l'auteure. Hormis quelques personnalités connues dont les accomplissements ont été médiatisés, les personnages, de même que leurs actions et leurs propos, sont entièrement fictifs.

PROLOGUE

Février. L'aube froide et bleutée s'immisce entre les planches décaties de la remise au fond de la cour. Sa lueur indolente peine à écarter l'obscurité qui règne au milieu d'un fatras peu commun. Sur l'établi, ce qui ressemble à un paquet d'abats congelés a déjà formé une rigole qui s'écoule, goutte à goutte, sur le sol bétonné. Une série d'outils, pour la plupart abîmés, sont disposés le long de la surface crasseuse comme autant d'instruments chirurgicaux. Certains d'entre eux sont grugés par la rouille. Protégée d'un gant de latex, une main saisit l'amas de chair et le soupèse en silence. Le petit trésor tient au creux de la paume. D'un geste cérémonieux, le précieux paquet est redéposé sur la surface de bois.

La silhouette pourrait être celle d'un homme ou d'une femme. Elle a des mouvements lents, précis, peut-être ceux d'un boucher. Les doigts massent la pièce de viande pour en accélérer la décongélation. Les cristaux craquent sous la pression. Celés dans le pain de glace, non pas un, mais deux morceaux de chair. Les doigts retirent les dernières écailles de givre, redonnant aux organes leur forme initiale. On dirait des œufs vitreux, dont l'extrémité s'étire en un mince filet, qui fait penser à un cordon de tripes.

La silhouette s'en sert pour attacher chaque organe à un câble de chanvre tendu à la manière d'une corde à linge, aussi simplement qu'on le ferait pour y faire sécher des oignons. Ce qui surprend, c'est le dernier geste. Au lieu de tirer le rideau pour soustraire la scène aux regards des curieux, la main gantée arrache le tissu délavé qui obstrue l'unique fenêtre. À travers les nuages, un jet de soleil éclabousse l'intérieur poussiéreux de la remise. Puis, comme si elle donnait une poussée à des enfants assis sur une balançoire, la main agite la corde. Les testicules se mettent à se bercer au rythme d'un pendule. Pareils à des yeux gluants sans paupières, ils mitraillent l'horizon, déterminés à dénuder le passé de ses habits honteux.

Première partie

LA DÉTRESSE DES ANGES

Dimanche 23 février 2020, 9 heures

Judith Allison court sur le chemin Riverside, le pas aligné sur la portion déglacée de la route. Sculptée dans un ensemble sport noir, sa silhouette filiforme fend le paysage de Wakefield, telle une balle projetée dans l'espace. Au loin, la magnificence des montagnes la submerge, soulève son pas, accélère son pouls. La sueur lui inonde le dos, sous les habits trop chauds pour ce redoux de février. Éblouie par l'aplomb du soleil matinal, elle regrette d'avoir oublié d'emporter ses lunettes de soleil. Le quai municipal de Farm Point marque la mi-parcours des dix kilomètres qu'elle parcourt d'un jet dans son entraînement quotidien. Avant de revenir sur ses pas, la sergente-détective s'accorde une courte pause. Ses flancs brûlent. Elle inspire à fond. Plusieurs fois. L'air frais lui emplit les poumons jusqu'à l'enivrer. *Seulement deux voitures croisées ce matin*, se réjouit-elle, bénissant la municipalité de La Pêche de réserver le dimanche aux coureurs qui, comme elle, empruntent ce chemin pour profiter des abords peu habités de la rivière Gatineau. *Sa rivière* : celle qui la salue matin et soir depuis un an et demi. Grâce à ce cours d'eau qui enchante sa vie, pas un seul jour elle n'a regretté d'avoir demandé son transfert au nouveau Service de police régional de l'Outaouais. Le patron, Paul Laprise, qu'elle a

connu lors de la traque contre le promoteur Courville¹, avait tout de suite pensé à elle pour diriger le département des enquêtes criminelles au SPRO. Ce départ inattendu de Tingwick avait attristé son père, qui lui rendait visite de plus en plus souvent.

Après avoir remonté la fermeture éclair de sa veste, Judith pose la main sur son ventre et ferme les yeux. La nuque renversée, elle se gonfle du bleu du ciel. *Je suis heureuse*, dit-elle du bout des lèvres.

Une demi-heure plus tard, au bruit des espadrilles de la joggeuse sur la galerie avant, une dizaine de corneilles fuient la mangeoire accrochée à la branche basse de l'immense faux-tremble qui ombrage la maison aux bardeaux blancs. Sur le toit, de la glace s'est accumulée, lourde à faire ployer les gouttières. Judith note mentalement qu'il est urgent de s'en occuper cette semaine. À peine a-t-elle posé le pied dans le portique que Loïc accourt vers elle en l'assaillant avec le bonhomme patate qu'il vient de confectionner.

— Regarde, il a trois yeux ! Trois yeux, m'man. Za s'peut pas, mais za s'peut ! Zé fou, la patate. Zé fou, zé fou !

— Laisse-moi me déshabiller, mon chou, dit-elle en le repoussant gentiment. Et marche pas sur le plancher, c'est tout mouillé.

— Zé mouillé ! Zé mouillé !

— Sssé mouillé, le reprend-elle en lui exposant sa langue bien décollée du palais, comme l'orthophoniste le lui a enseigné.

Mais l'enfant est déjà juché sur le divan à sauter vers le plafond, sa création monstrueuse au bout du bras.

— Loïc ! Calme-toi ! Ton papa dort encore.

1. Voir *La ville allumette*, Montréal, VLB éditeur, 2018.

Judith s'empresse de retirer son survêtement qu'elle accroche à la patère dans l'entrée. Le mot « papa » lui a égratigné la gorge. Son ex, Matéo, qu'elle n'a revu qu'à deux brèves occasions cette dernière année, s'est présenté la veille sous ce titre, qu'il disait vouloir travailler très fort à réhabiliter. Sa première initiative – extrême à son avis – était de prendre leur fils avec lui pour les deux prochaines semaines. Chez des amis, des marginaux comme lui, à ce qu'elle en a compris, qui construisent des voiliers près de Vancouver dans une petite ville dont elle a oublié le nom. Loïc était si emballé à l'idée de prendre l'avion qu'elle a fini par céder.

Attiré par le branle-bas, le grand-père se rue au salon.

– Loïc, viens dans la cuisine avec Papi, on va aller faire un ami à ta patate.

John est bien le seul que l'enfant semble écouter dans cette famille. À son invitation, Loïc descend de son perchir et attrape la main tendue, qu'il lâche aussitôt pour courir vers la table de la cuisine où sont alignées des séries de nez croches, de bouches difformes, d'yeux et d'oreilles dépareillés.

John lâche un clin d'œil à sa fille, qui s'est mise à nettoyer le désordre laissé la veille par leur souper devant le film *L'ère de glace*.

– Tu vois, j'ai bien fait de conserver tes vieux jouets. Ça l'amuse autant que sa tablette.

– Tant mieux. Je préfère ce jeu-là aux briques Lego que tu lui as refilées cet été.

Elle étoffe sa défense en brandissant des restes de maïs soufflé retrouvés sous la table basse.

– C'est comme le pop-corn, j'en ramasse encore des morceaux.

Quatre bols vides et deux verres sales viennent s'empiler dans les bras de John, qui en rajoute une couche :

— J'ai trouvé un tas de casse-tête aux puces de Shawinigan. Pas des 3D, des vrais.

Judith se retient de répondre. Son père est un fêru d'antiquités. Depuis que Loïc est arrivé dans sa vie, il s'est découvert une nouvelle passion : les jouets, des pièces de collection qui valent une fortune sur le marché. Mais comment expliquer à un enfant de cinq ans qu'il faut y aller mollo avec la tête articulée d'un ours Merrythought et que le ressort de l'antique tracteur de métal risque de se coincer si on force la clé ?

— J'ai même trouvé un *Star Wars* des années 1970. Cinq cents pièces. Je l'apporterai la prochaine fois.

— Tu rêves ! s'exclame Judith en replaçant les coussins. Asseoir Loïc plus de dix minutes ! À la maternelle, il réussit à peu près à rester en place avec l'éducatrice. Mais j'ai pas hâte de le voir sur un banc d'école.

Une ombre vient voiler le regard de John.

— C'est juste un petit homme plein d'énergie. Il a le bonheur facile.

— L'excitation aussi. Matéo va virer fou au bout de deux jours.

La mine de John s'assombrit lorsqu'il entend ce nom. Il s'approche de sa fille, occupée à traquer d'autres grains de maïs. La réprimande se fait sentir dans sa voix.

— Celui-là, t'étais pas obligé de l'inviter à dormir.

— P'pa, rétorque Judith en allongeant la voyelle « a ». Il venait de se taper quinze heures de route, j'allais tout de même pas l'envoyer à l'hôtel. Et puis, ma maison, mes affaires.

— C'est la maison de ta sœur, je te rappelle. La tienne est encore à Tingwick. Et je ferai pas ça bien longtemps, moi, m'occuper d'un bâtiment pas habité.

— C'est toi qui as insisté. J'peux demander à la voisine si c'est trop de travail, lance-t-elle en posant sur le dessus de sa pile une tasse vide trouvée au pied de la causeuse.

Il s'énerve.

— Sarah travaillera pas au Nunavut toute sa vie. Tu vas aller où quand elle va revenir à Wakefield ?

— Son contrat se termine juste à l'été prochain. On a le temps de voir venir.

— C'est pas très stable. Un enfant, ça a besoin de...

— De ?

— Sûrement pas d'un père qui se pointe quand ça lui chante. Le petit commençait juste à s'attacher à Roch. Ça va le mêler de te voir avec l'un, pis avec l'autre.

Judith s'est immobilisée.

— P'pa, arrête !

— J'espère que tu vas le garder, ton beau médecin.

— On verra, lâche-t-elle négligemment.

Les bras encombrés, John fait les gros yeux pour gronder sa fille.

— Judith, ce gars-là, c'est le bon. Généreux, drôle, responsable. Si tu veux y coller un défaut, tu vas devoir l'inventer.

— Ça fait même pas un an qu'on s'fréquente, et il parle de vivre ensemble. Il va trop vite, tranche Judith en se laissant choir sur le sofa.

John fait un pas vers elle, adoucit le ton.

— C'est pas un mal, c'est de l'amour.

— M'imagines-tu emménager dans son chalet à Mont-Cascades ? On dirait un aquarium, tellement c'est vitré.

— Ben là ! C'est magnifique comme place ! En haut de la montagne, avec une vue sur la rivière.

— Peut-être, mais ça me ressemble pas.

Un cri contrarié fuse de la cuisine :

— Papi, quèze-tu fais ?

— J'arrive, mon grand !

Les bras chargés, John disparaît dans le couloir.

À ce moment, Matéo Cornelier apparaît en haut de l'escalier, pieds nus, vêtu d'un simple jeans. Les boucles noires

emmêlées, qui chutent sur ses épaules et qu'il a négligé de rattacher, rajeunissent la quarantaine chez ce gars dont Judith envie secrètement l'insouciant liberté. *Le p'tit maudit*, jure-t-elle en appréciant le torse moulé par son travail à la mine du lac Bloom. L'excuse parfaite à des années d'absence, puisqu'il ne pouvait pas effectuer trop souvent le trajet de Fermont jusqu'à Victoriaville, et qu'il devient encore plus difficile pour lui de visiter son fils depuis que celui-ci se trouve en Outaouais.

— Y'est où, le p'tit tannant qui m'a réveillé ? lance-t-il d'un ton enjoué. Attends que je l'attrape !

Au son de la voix rocailleuse, Loïc s'immobilise devant son bricolage. Les yeux chargés de joie, il saute prestement de sa chaise et accourt vers son père, escaladant les marches deux à deux.

— Encore, encore ! crie-t-il à pleins poumons.

Matéo le soulève dans ses bras noueux, pour le faire descendre à cheval sur la rampe. Le manège se répète une bonne dizaine de fois sous le regard incrédule de Judith. L'élan de confiance que l'enfant porte à son père – un étranger – la désarçonne. De fait, Loïc pourrait lui en apprendre beaucoup sur l'abandon dans l'amour.

Dimanche, 15 h 30

Dès que les portes de l'Hôpital de Hull se referment derrière elle, Lucille Fournel jette un œil à sa montre en poussant un *Yesss!* bien senti. Bien que l'autobus ait eu du retard et que le trottoir du boulevard Gamelin ait été mal déneigé, elle est arrivée au service de médecine générale avec une avance honorable. Une véritable règle de vie pour elle. Ces précieuses trente minutes avant le début de son quart de soir lui permettent de distribuer des « Bonjour ! Comment ça va ? C'est beau, tes cheveux », qui lui valent les sourires dont elle a besoin pour tenir le coup. Car, c'est connu, la tâche d'infirmière n'est plus ce qu'elle était. Dire qu'il y a vingt-cinq ans, elle coiffait et manucurait ses patientes. Le temps de la distribution des soupers donnait lieu à de longues conversations. Elle aurait pu écrire la biographie de certaines dames âgées, qui étaient pratiquement devenues des amies au fil du temps. Aujourd'hui, les malades n'ont pour nom que leur numéro de chambre.

Lucille parcourt un long couloir, croisant des dizaines d'employés qui pressent le pas, le visage crispé, l'œil éteint. La cinquantenaire se sait à part, une des perles qui ont réussi à échapper au délire actuel du système de santé. Elles sont rares, les infirmières qui, comme elle, attendent de croiser le regard de leur patient avant de lui adresser la parole. Une autre règle de vie : la personne avant le dossier.

Prête à attaquer sa journée, l'infirmière tape du pied devant l'ascenseur. Elle déteste qu'on la fasse attendre. Le temps représente son bien le plus précieux, et elle tient à conserver le contrôle qu'elle exerce sur les heures. Les minutes, elle sait les faire obéir. Tout comme les nombres, elles peuvent se montrer dociles. Il suffit de les traquer, à l'instar des pas quotidiens que son iPhone lui indique : 14 320 hier, davantage que vendredi. Le dimanche est habituellement la journée la plus tranquille de la semaine.

Dans le vestiaire des employés, Lucille trouve un plat de plastique déposé devant sa case avec un mot : « C'est un *gottab*. J'espère que tu aimes les pistaches. » L'émotion la gagne. Darya, la nouvelle préposée, lui offre une pâtisserie iranienne. Sans doute pour la remercier des « pets de sœur » avec lesquels elle a fait rire la tablée à la cafétéria la semaine dernière. Cette petite attention la met en joie. Comme elle finit de ranger ses affaires, la porte s'ouvre sur sa collègue Chetelie. Reniflant à grands coups, la jeune Haïtienne dandine ses larges hanches jusqu'à son casier. Lucille exhale un soupir. Les fins de journée en pleurs de l'équipe se multiplient ces temps-ci. Elle jette un œil à sa montre. Encore dix minutes avant le début de son quart de travail. À pas délicats, elle s'approche de sa collègue.

— Ça n'a vraiment pas l'air d'aller, toi ? Assieds-toi un peu.

Les deux prennent place sur le banc. Après s'être mouchée, Chetelie se vide le cœur.

— J'suis pas taillée pour la job. C'est trop de pression... je suis plus capable de tenir.

— T'es surtout fatiguée. À te taper du temps supplémentaire comme tu le fais...

— J'ai pas eu le choix. La Gardner est venue me voir à 8 heures ce matin, avec son air piteux. « T'es pas obligée de dire oui, mais on a vraiiiiiiiement besoin de toi. » J'ai été transférée à l'urgence, ils manquaient de monde. Depuis qu'ils

ont supprimé deux postes d'infirmières auxiliaires, c'est la folie. On a dû en placer six sous moniteur cardiaque. J'étais la seule capable de lire les tracés. Comment veux-tu prendre une pause ? Il a fallu que je me retienne pour aller aux toilettes. Autrement, je laissais mes patients sans surveillance.

Lucille compatit d'un hochement de tête.

— L'urgence, y'a rien de pire. Arrange-toi pour pas y retourner. Fais comme moi. Je place des disponibilités de TSO² longtemps à l'avance pour les soins palliatifs.

Chetelie relève le visage, les yeux bouffis.

— C'est pas fou. Au moins tu choisis ton bordel. Je vais essayer, parce que là, je dors plus depuis des semaines. Je me demande tout le temps : qu'est-ce que j'ai fait de travers, qu'est-ce que j'ai oublié, qu'est-ce que j'aurais pu faire mieux ?

— Arrête ! T'es trop perfectionniste.

— Je l'ai toujours été. Quand j'ai choisi de devenir infirmière, c'était pour aider les autres. Mais en voulant sauver des vies, c'est la mienne que je perds. Quand t'es rendue à épilucher les annonces d'Emploi-Québec...

Elle n'arrive pas à terminer sa phrase. Lucille fouille dans sa poche à la recherche d'un mouchoir. Chetelie le prend, s'éponge les yeux dans un long geignement.

— Je m'enfoncé, Lucille. Tout ce que je fais est médiocre. Je tourne les coins ronds, c'est pas moi, ça. J'pus capable de regarder la famille de mes patients en leur répétant que tout va bien aller, je ne le crois pas moi-même. J'ai honte de ma job.

Lucille tapote à petits coups le genou de son amie.

— Dis pas ça, Chetelie.

— C'est pas une vie, ça. Trouve-moi un autre métier où l'employeur te colle un grief d'insubordination si tu refuses de faire du surtemps.

2. Travail supplémentaire obligatoire.

Sa voix se brise. Elle pleure, la main plaquée sur la bouche.

— Tu sais ce qu'elle m'a répondu, la Gardner, quand je lui ai dit que j'avais peur de mettre les patients en danger tellement j'étais épuisée ? « Vaut mieux une TSO brûlée que pas d'infirmière pantoute³. » Faut que ça arrête ! Si jamais je finis par perdre mon permis de l'OIIQ, parce que...

Une nouvelle salve de sanglots interrompt sa tirade. Tout en jetant un œil préoccupé à sa montre pour vérifier l'heure, Lucille cherche des mots pour la consoler.

— Oublie tout ça ! Tiens, gâte-toi un peu, lui dit-elle en lui offrant le *gottab*.

La lumière inonde les yeux noirs de Chetelie.

— Oh... t'es tellement fine...

Elle se jette dans ses bras. Lucille Fournel ferme les paupières pour savourer chaque once d'affection de ce débordement. L'instant d'après, la jeune Haïtienne se confie à elle.

— Ça va déjà mieux. En fait, je pense que c'est M^{me} Leduc qui me rentre dedans. Elle a essayé de me mordre ce matin.

— Cette vieille raciste ? C'est pas elle qui t'avait craché dessus ?

— Faut pas trop la blâmer... Elle souffre d'un début de démence.

— Ouais. Te faire crier : « Touche-moi pas, tu vas me salir », c'est pas juste de la démence, ça.

Chetelie baisse la tête, honteuse.

3. Le 8 février 2018, le personnel infirmier des hôpitaux de Hull et de Gatineau a remis au Centre intégré de santé et de services sociaux (CISSS) de l'Outaouais un rapport colligeant 50 récits de fatigue extrême vécue par le personnel soignant. Cette citation est extraite de ce document intitulé *Le livre noir des urgences en Outaouais. Dénonciations et témoignages des travailleurs de la santé des salles d'urgence*.

— Je crois que j'ai fait une gaffe. En la repoussant, je lui ai donné une claque. Je voulais pas, c'est parti tout seul. Sous le coup de la surprise, tu comprends. Si elle va raconter ça, j'suis faite !

Sa voix est traversée de hoquets.

— J'suis tellement à bout. Je le savais que ça finirait par arriver.

Lucille prend sa collègue par les épaules, la force à la regarder dans les yeux.

— Écoute-moi bien. Tu parles de ça à personne, tu m'entends ? À personne ! Cette femme-là n'a pas de famille. Le seul tort qu'elle peut encore faire, c'est à toi. T'as envie de perdre ta licence à cause de cette chipie ? C'est pas de ta faute. On n'est pas des machines ! L'erreur, c'est humain.

L'autre secoue la tête d'un air piteux.

Cinq minutes plus tard, Lucille est de retour sur le plancher pour la distribution des médicaments. Elle s'arrête un instant, inspire à fond pour chasser les vapeurs de détresse qui viennent la contaminer. S'apitoyer ne sert à rien. Pour survivre, il faut foncer, faire face à l'adversité. Après s'être recomposé un air jovial, c'est en chantonnant : « *Let the sunshine, let the sunshine in* » qu'elle fait irruption dans la chambre de M. Couture, son patient préféré. Celui-ci repose dans le lit près de la fenêtre, au milieu de draps défaits comme s'il s'était amusé à nager dedans. Sur la tablette pivotante traîne un repas à peine entamé. Par souci d'intimité, l'infirmière tire le rideau qui le sépare de son voisin.

— Monsieur Armand, faut manger avant que ce soit froid.

— J'ai pas faim, boude-t-il. Pis ça goûte rien. On s'commande-tu du St-Hubert, ma belle Lucille ? C'est moi qui paie.

— Vous me faites rire ! s'esclaffe-t-elle en fermant les stores pour la nuit. Une petite Budweiser tant qu'à y être !

— J’dirais pas non. On pourrait se partager un six-pack.
Elle revient vers lui, replace les oreillers, remonte le lit en position assise.

— L’autre sera pas content, se moque-t-il en se penchant vers elle.

— L’autre ?

— Le grand musclé avec la boucle d’oreille.

— Antoine ?

— Ouen, vous volez sa job !

— Les préposés sont débordés. Un petit coup de main de temps en temps...

— J’en prendrais bien un p’tit coup de main, moi aussi, glisse-t-il sournoisement en lui attrapant le poignet.

— Vieux snoreau, va ! dit-elle en riant tout en se dégageant. Finissez votre assiette au lieu de dire des niaiseries. Faut manger, sans ça...

Lucille fait tinter le gobelet de médicaments qu’elle est venue lui porter.

— Pas de bonbons !

Puis, d’un geste automatique, elle glisse les deux comprimés d’Ativan dans la poche de son uniforme. Le vieil homme se résout à prendre un bout de pain. Il l’enduit d’une épaisse couche de beurre.

— Vous, là... Si je vous obéis, c’est ben parce que je vous aime.

Lucille le menace de son plus beau sourire.

— Je repasse dans dix minutes.

La pièce voisine, une chambre privée, est plongée dans une obscurité presque totale. Seule la veilleuse de sécurité projette un halo de lumière sur le visage plissé de Viktor Godmann. Ses bras veineux reposent le long de son corps décharné. *Six pieds deux, a passé la barre des quatre-vingts ans*, évalue Lucille, qui a l’œil assez juste. Immobile

comme il est, on le croirait décédé, n'était sa poitrine osseuse qui se soulève faiblement. L'infirmière marche sur la pointe des pieds pour ne pas le réveiller. Sous l'éclairage de la lampe de poche de son cellulaire, elle vérifie que le soluté contient bien la forte dose d'antibiotiques qui lui a été prescrite, puis examine les traits du malade, un réchappé de la vie qu'hier encore, on croyait vaincu par une pneumonie fulgurante. *Une minute on est vivant, et puis l'autre on est mort*, songe-t-elle, étonnée de la dureté des traits de l'homme, même au repos. Et rien n'explique que le souffle s'accroche à certaines personnes plutôt qu'à d'autres.

Les gémissements du vieillard viennent interrompre le flot de ses pensées.

— Ils sont partis ?

— Qui ça ?

— Les gens. Le monde qui était ici, s'alarme-t-il, agitant la tête de tous les côtés.

— Il n'y a que moi, M. Godmann, la rassure-t-elle tout doucement.

L'homme se soulève sur un coude, la dévisage d'un air sévère.

— C'est vous qui les avez laissés entrer ? Il n'y a que mon garçon qui a le droit de me rendre visite. C'est quoi, cet hôpital ! Un vrai moulin !

— Calmez-vous. Vous sortez des soins intensifs. Personne n'est venu vous voir. C'est juste un mauvais rêve à cause des médicaments.

Le vieil homme se laisse tomber sur sa couche. Ses yeux roulent dans leurs orbites, apeurés.

— Oubliez ça. Apportez-moi plutôt le téléphone. Il faut que j'appelle quelqu'un tout de suite. Pourquoi n'est-il pas à côté du lit ? Ce serait logique, il me semble !

Réprimant un soupir d'exaspération, Lucille lui tend l'appareil.

— Voilà. C'est tout ?

— J'ai soif, grommelle-t-il.

— C'est pas une demande, ça, le taquine-t-elle en empoignant le pichet à moitié vide. Il faut être plus clair. Dire « J'aimerais me désaltérer, s.v.p. » parce que vous pouvez très bien avoir soif et ne pas désirer boire. Et boire quoi ? De l'eau, du jus ?

— Vous allez me servir, oui ? Ce n'est pas une infirmière niaise qui va me donner des leçons de politesse !

Lucille fige sous le coup de l'insulte. Dans sa main, le liquide se met à trembloter comme un lac troublé par l'éruption imminente d'un volcan. Dans son palmarès de patients, il y a les fins, les neutres et les trous de cul. Celui-ci vient de dégringoler au plus bas de la troisième catégorie. La mépriser de la sorte ! Elle, si dévouée ! Si ce vieux croûton croit qu'ici, c'est lui qui commande, il se trompe. Qu'il sèche ! De sa main libre, Lucille fouille au creux de sa poche et attrape les Ativan de M. Couture, qu'elle s'envoie au fond de la gorge en vidant le verre.

Godmann s'empare du téléphone. Le temps qu'il lève les yeux, l'infirmière a déjà quitté la chambre en coup de vent.

Gatineau, 24 février 2020. Dans une chambre de l'Hôpital de Hull alors en pleine grève du zèle, un patient âgé, le docteur Viktor Godmann, est retrouvé mort dans des circonstances suspectes. Drame familial, vengeance, crime médical? Les hypothèses qui se dessinent pour expliquer son décès sont plus qu'inquiétantes.

La sergente-déetective Judith Allison mène l'enquête. Ignorant les réserves de sa hiérarchie – et de sa partenaire –, elle suit son instinct, qui la conduit jusqu'en Alberta, où elle se bute au mutisme des habitants de la petite ville de Red Deer. Qui donc a pu en vouloir à l'ancien psychiatre, qu'aucun de ses proches ne semble regretter, au point de le tuer? Fouillant le passé trouble de Godmann et celui des vieillards qu'elle soupçonne, Judith se trouve plongée dans les pages les plus hideuses de l'histoire médicale canadienne. Traversée par le doute, bousculée jusque dans sa vie intime, elle devra bientôt faire les choix les plus difficiles de sa carrière.



Originaire de l'Outaouais, Maureen Martineau a publié de nombreux romans policiers, dont L'enfant promis (La courte échelle, 2013), Prix Arthur-Ellis, et Zec la croche (Héliotrope, 2020). Après L'activiste (2016) et La ville allumette (2018), Les enfants de Godmann, cinquième enquête de Judith Allison, est le troisième de ses livres à paraître chez VLB.

